

Entretien avec Charlotte Silvera

Henry Welsh

Volume 8, numéro 2, novembre 1988, janvier 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Welsh, H. (1988). Entretien avec Charlotte Silvera. *Ciné-Bulles*, 8(2), 20–23.

Henry Welsh

«La vie n'est pas ailleurs.»

■ J'ai connu Charlotte Silvera dans les files d'attente, longues et patientes du Festival de Cannes, il y a quelques années. À cette époque, le nouveau palais n'existait pas, les projections de la Quinzaine des réalisateurs se déroulaient au *Star*, un cinéma de la ville. Nous étions parmi ceux qui attendaient qu'on ouvre les portes arrière pour entrer. Charlotte Silvera était l'une des plus assidues, avide de voir et de découvrir de nouveaux films. Elle était aussi convaincue qu'il fallait défendre les auteurs qui ont un point de vue ou une vision différente du cinéma. Et puis une année, je ne l'ai pas vue à Cannes. Le cinéma l'avait happée et, quelques mois plus tard, **Louise... l'insoumise**, son premier long métrage, sortait sur les écrans. Sa carrière la conduisit des files d'attente à la lumière des projecteurs. Mais elle a gardé les convictions de la spectatrice du *Star*.

Ciné-Bulles : Explique-moi, comment d'un scénario sur l'enfermement, tu as pu aboutir à des scènes d'expression dans le film.

Charlotte Silvera : Un scénario est un moyen de prendre contact, une base de travail avec les comédiens et les techniciens. Je déteste les scénarios que j'écris, ce n'est jamais ce que je veux y mettre. Dans le scénario de **Prisonnières**, il y avait une multitude de personnages ; un de mes premiers assistants, qui était un de mes collaborateurs préférés sur le film, n'arrivait même pas à suivre tout le cheminement de pensées. Il était complètement paumé. Moi seule pouvais lui dire : on ne prend pas cette comédienne ce jour-là ! Cela n'apparaît pas dans le film, ce sont des choses qui sont entre les lignes. Rien n'est flagrant, mais c'est comme cela que tout se monte et j'espère que ce film est réussi avec tous ces visages de femmes. C'est une énorme difficulté que d'arriver à ren-

dre ces choses. Je peux paraître rétrograde mais je travaille beaucoup les découpages : je fais mes petits dessins toute seule. J'ai mis un mois et demi à retranscrire les idées que j'ai eues au moment de l'écriture. Les choses simples et flagrantes, les premières et les dernières images, me donnent envie de faire tout le film. Comme si c'était la chair et tout le reste était le gras. Ce qui m'a amenée à faire ce film, c'est l'idée que les femmes ne cherchent pas à s'évader. C'est un fait social et psychologique. Moi qui ai l'impression d'être un être humain normal, ayant beaucoup travaillé avec des dissidents, des *politiques* d'Argentine, des gens qui ont subi la dictature, je me dis, comment peut-on enfermer quelqu'un derrière les barreaux et comment cette personne ne cherche-t-elle pas à s'évader. Je connais la situation en France — peut-être qu'ailleurs c'est différent —, mais je ne crois vraiment pas que des femmes assez âgées qui ont commis des crimes de sang, qui d'une certaine façon renoncent à la vie, ne cherchent plus rien dehors. On leur a enlevé leur enfant, elles sont très loin de leurs familles, complètement isolées, elles essaient de s'accrocher au moindre détail et d'un seul coup elles oublient tout et ont peur de sortir.

Ciné-Bulles : Décrire la vie à l'intérieur d'une prison c'est aussi essayer de transposer des relations entre des personnes qui existent aussi dans la vie extérieure. Comment as-tu négocié cela ?

Charlotte Silvera : Il y avait, en partant, cette idée que les femmes ne veulent pas s'évader. Une prison est une micro-société où tu reconstitués toujours ton mode de vie. La vie n'est pas ailleurs, tu la portes toujours où que tu sois ; ce n'est pas l'extérieur qui peut transformer ton intérieur et la prison ne fait que révéler ces caractères-là, davantage peut-être, tout y est exacerbé.

Ciné-Bulles : Ta caméra ne ferme pas les choses, tu donnes à voir ce qui se passe dans la prison avec une certaine ouverture pour faire sentir l'oppression. Il y a quand même une mobilité, on ne se sent pas complètement pris.

Charlotte Silvera : Ce ne sont pas les films sur les prisons qui m'ont donné ce sentiment d'enfermement, il y a un film pour lequel j'ai éprouvé cela, **Jeanne d'Arc** de Dreyer. Je vais te donner quelques exemples, on m'a demandé de faire ce film pour la télévision. J'ai toujours refusé, je trouve que le cadre est trop petit et en travaillant

Filmographie partielle de Charlotte Silvera :

1982 : **B.P. 96** (c.m.)

1985 : **Louise... l'insoumise**

1988 : **Prisonnières**



Charlotte Silvera au F.F.M. 1988 (Photo: Michel Villeneuve)

avec mon chef opérateur j'ai eu envie de cette multitude de femmes. Le film s'appelle **Prisonnières**, ce n'est pas pour rien, la femme n'existe pas, j'ai voulu exprimer plusieurs facettes d'une femme dans plusieurs personnages et j'avais envie de montrer (c'est pour cela que plusieurs producteurs refusaient le film) qu'il y a diverses façons de réagir à la prison et que l'on ne pouvait être sensible qu'à des témoignages divers qui faisaient la prison différente pour chaque individu. Mais fondamentalement c'est un manque de liberté total et une destruction, une perte de l'identité. Je pense que pour certaines scènes il aurait fallu que j'étire l'écran et pour d'autres que je le resserre. C'est l'étouffement que je voulais montrer, comme une scission de la condition humaine. Si je veux faire du cinéma, c'est parce que j'ai envie de donner une certaine vision des choses et des gens, les visages m'intéressent mais les paysages ne m'intéressent pas.

Ciné-Bulles: Au Québec, il y a deux films récents qui ont été réalisés sur le thème de l'enfermement, de la prison: **les Bleus au coeur** de Suzanne Guy et **Train of Dreams** de John N.

Smith, la question qui se pose toujours est de savoir où on se situe par rapport au documentaire et à la fiction. Est-ce que tu as le sentiment de pouvoir dire et faire plus de choses à partir de la fiction?

Charlotte Silvera: Indéniablement, et c'est ce qui est peut-être un peu plus angoissant. Quand j'écris un scénario, j'ai toujours un peu peur de livrer mes propres idées qui sont des messages. Bien sûr il y a une histoire d'amour dans ce film mais elle ne fait que présenter quelque chose d'extrêmement étonnant qui constamment me fascine: comment des gens s'enferment?... Il faut se mouiller pour écrire qu'un personnage est très âgé, qu'il ne peut pas aimer, qu'il considère sa vie enterrée et qu'il n'en attend plus rien. Cela dépasse la prison et permet d'aller plus loin qu'une histoire banale qui serait peut-être plus facile à réaliser ou à financer. D'un seul coup, je montre une belle femme d'une cinquantaine d'années qui transforme un peu les autres et qu'au-delà des conventions, elle renonce à tout et est touchée par une espèce de grâce, par une



Agnès Soral dans *Prisonnières*

jeune qui l'aime. Dans un film traditionnel, je ne sais pas si j'aurais pu le faire de cette façon, parce que c'est un huis clos. Alors d'un seul coup, il faut qu'ils trouvent des occasions de se rencontrer. L'histoire d'amour était primordiale parce qu'elle amenait la fin du film, cette chose que j'ai vue et que je sais : les femmes qui rôdent autour de la prison et qui ne peuvent pas s'en détacher. On ne peut pas le montrer dans un documentaire. L'endroit où j'ai tourné est une prison de semi-liberté où souvent les détenus sont libérés et demandent eux-mêmes d'y revenir dormir le soir. Je veux montrer que ces femmes ne font que rôder autour de la prison, qu'elles ne peuvent pas s'en détacher même géographiquement, ni oublier la blessure en elles. Je pense qu'il y a d'autres blessures comme cela dans la vie.

Ciné-Bulles : *Considères-tu que la société en général est une prison au sens plus large.*

Charlotte Silvera : Soljenytsine dans *l'Archipel du Goulag*, disait que dans les camps on est plus libre. D'abord on déjà est punis et on n'a plus peur que le KGB débarque à toute heure du jour et de la nuit et finalement on a une certaine liberté de croire qu'on pourrait réciter nos poèmes et les écrire sur les murs. Dehors, on irait nous dénoncer. C'est un paradoxe qui me fait beaucoup réfléchir, qui montre les limites de l'être humain.

Ciné-Bulles : *Dans Louise... l'insoumise il y avait une jeune personne dont le développement était complètement bloqué à cause des circonstances extérieures. D'un film à l'autre il y a quelque chose d'obsessionnel, une question : comment peut-on s'envoler?*

Charlotte Silvera : Je m'envole en faisant le film. Je parlais l'autre jour avec une dame que j'estime énormément et qui est productrice de film, Mme Claude Abeille. Elle m'a dit : « C'est un film terrible sur la nature humaine. » Mais en y réfléchissant, on peut dire que pour moi, individu, le milieu cinématographique ressemble probablement à celui des avocats, des chirurgiens, des banquiers. Pour me permettre d'exister, de réaliser un film, de me réaliser, ce milieu m'a coupé les jambes. Je pense qu'on peut briser la personnalité d'un individu qui sort du droit chemin et qui subit des pressions pour faire des films comme le mien, pas refaire l'histoire d'Albertine Sarazin qui va s'évader et qui aurait plu à tout le monde. On peut aussi se perdre là-dedans, on peut faire des com-

promis terribles, peut-être perdre son âme. J'essaie toujours d'avoir des sursauts et c'est peut-être ce qu'exprime le personnage de Bernadette Lafont ; c'est-à-dire qu'il ne faut jamais perdre sa dignité. Il y a des réalisateurs qui le disent et ne peuvent plus travailler, ils n'ont plus d'argent. On vit dans les ténèbres, moi je suis dans la lumière aujourd'hui, je crois que la société ne se rend pas compte des déchets que l'on fait de nous. Les échelles sont complètement variables et ne tiennent pas forcément compte du talent. La chose importante à dire c'est qu'il faut faire des films comme ceux de Tarkovski, qui était pour moi un visionnaire, ou faire des films comme Bergman. Des gens qui ont une vision du monde, je ne demande que cela au cinéma, je ne demande pas qu'on me montre le monde tel qu'il est, je demande à passer par le regard de quelqu'un : Fellini, Bergman ou autres. Je trouve que cela manque beaucoup au cinéma. José Pinheiro me disait : « Mes films les plus difficiles à montrer ont été mes films d'auteur. Je préfère les films de commande. » Tu vois, on perd un peu son âme ! J'y vais fort en disant cela mais pour moi c'est ainsi. Comme Bernadette Lafont, j'y tiens, et malgré tous les coups bas, toutes les réputations, toutes les saloperies que tout le monde peut te faire, il faut continuer d'avoir envie de se regarder dans la glace. Personne dans la réalité ne pourrait vous le dire surtout pas en passant par la prison.

Ciné-Bulles : *Est-ce que c'était un élément moteur dans le choix de tes actrices ?*

Charlotte Silvera : Je rencontre très peu les comédiennes avant de leur proposer un rôle. Cela m'effraie un peu parce que je connais très bien leur mal-être, mais je ne peux pas parler à un comédien ou à une comédienne tant que je n'ai pas quelque chose à lui proposer. Ce qui est étrange, c'est qu'à part Marie-Christine Barrault, je ne connaissais pas les comédiennes que j'ai choisies et intuitivement j'ai proposé le scénario à des femmes qui dans la vie sont très fortes. Par exemple, Monica Vitti ne ressemble en rien à ce qu'en a fait Antonioni, c'est une femme d'une vitalité, d'une curiosité, d'une gaieté fabuleuse. Lorsqu'elle a lu le scénario elle m'a téléphoné, elle pleurait, et je pensais qu'elle était grave, sérieuse, bouleversée, comme dans les films d'Antonioni. Elle me fixe un rendez-vous, je vais en Italie et je vois un ouragan devant moi, un peu comme avec Marie-Christine Barrault et Bernadette Lafont, ce sont des femmes tourbillons. C'est un vrai bon-

heur de penser qu'on va travailler avec des femmes comme celles-là. Milva, qui a finalement remplacé Monica Vitti, déplace des montagnes, la terre entière, elle est d'une vivacité, d'une beauté intérieure qui se retrouve dans toutes les femmes que j'ai choisies. Agnès Saural me fait mourir de rire, c'est une excellente comédienne, elle a quelque chose de Betty Davis, elle est racée comme elle. Il s'est trouvé que je suis tombée sur ces femmes et je leur ai demandé un travail de composition ; je crois que c'est ce qui les a titillé toutes.

Ciné-Bulles : *Une dernière question, sur l'avenir ?*

Charlotte Silvera : Je suis un Bélier ! L'avenir... je ne vois jamais les choses à très long terme, j'ai envie de continuer bien sûr à faire des films, je me suis mise à écrire un nouveau scénario qui me demande beaucoup de temps : **la Perruque**, — c'est tout ce qu'on vole au patron. Je fais un sujet sur un ouvrier qui fait du coulage et qui va devenir son propre patron et on me dit déjà : personne n'a rien à foutre d'un ouvrier, tu ne vas pas tourner en rond en faisant un sujet sur le milieu ouvrier. Le documentaire m'a amenée dans les milieux ouvriers où une chose me fascinait : c'est le dernier bastion d'une culture, d'un savoir-faire extraordinaire, de ces gens qui fabriquent en perruque des pieds de lampes et des cendriers avec les restes des usines. Aussi pour avoir travaillé avec des dissidents (en U.R.S.S. on sait bien ce que c'est le travail au noir et la perruque), cela prend des proportions extraordinaires là-bas et on m'a parlé d'un type qui avait construit carrément un avion dans son appartement avec des pièces de l'usine. Tout cela est en moi, c'est un sujet que j'ai depuis longtemps pour avoir rencontré tous ces gens en milieu ouvrier. J'ai envie de ne pas oublier toutes ces rencontres que j'ai faites. D'une certaine façon elles vivent en moi. Est-ce que cela va ressembler à un film de Capra ? Je ne sais pas. Le mieux serait que ce soit comme un film de Capra, c'est-à-dire complètement utopique. J'ai envie de le faire. Il y a un Américain qui m'a dit un jour : « C'est curieux, c'est toujours politique ce que tu veux faire. » Je pense que c'est vrai : à la fois c'est universel et politique. Politique dans le sens où je me préoccupe beaucoup de l'individu dans la société, quelqu'un qui est nu et seul. Peut-être que la société ressemble à une grande compagnie d'assurances, je ne sais pas. On est seule là-dedans... ■